

COLLECTION CHRONIQUE

JE NE VAIS RIEN TE CACHER

LETTRES À GEORGES ANGLADE

VERLY DABEL



MEMOIRE
D'ENCRER

JE NE VAIS RIEN TE CACHER
LETTRES À GEORGES ANGLADE

Mémoire d'encrier reconnaît l'aide financière
du Gouvernement du Canada
par l'entremise du Conseil des Arts du Canada,
du Fonds du livre du Canada
et du Gouvernement du Québec
par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition
de livres, Gestion Sodec.

Mise en page : Virginie Turcotte
Couverture : Étienne Bienvenu
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2015
© Éditions Mémoire d'encrier

ISBN 978-2-89712-278-2 (Papier)
ISBN 978-2-89712-280-5 (PDF)
ISBN 978-2-89712-279-9 (ePub)
PQ3949.2.D23J46 2015 843'.914 C2014-942515-5

Mémoire d'encrier • 1260, rue Bélanger, bur. 201
Montréal • Québec • H2S 1H9
Tél. : 514 989 1491 • Téléc. : 514 928 9217
info@memoiredencrier.com • www.memoiredencrier.com

Verly Dabel

JE NE VAIS RIEN TE CACHER
LETTRES À GEORGES ANGLADE

Collection chronique

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

DU MÊME AUTEUR

Nouvelles

Éloge des ténèbres, Montréal, Mémoire d'encrier, 2012.

La petite persécution, Port-au-Prince, Le Natal, 2007.

Zérotolérance, Port-au-Prince, Le Natal, 2004.

Histoires sur mesure, Port-au-Prince, Imprimeur II, 1998.

Essais

Haïti : Le prix d'un coup d'État, Port-au-Prince, Eurographix, 1995.

La crise haïtienne, quelle(s) issue(s)?, Montréal-Est, Imprimerie Arnégraph, 1993.

DEUX JOURS PLUS TARD

C'est notre amie Emmelie qui m'a appris la nouvelle deux jours plus tard, quand les téléphones ont repris du service. Tous ces petits bibelots magiques qui nous connectent les uns aux autres ont été paralysés par la violence du choc. Tous *bèbè*¹ comme notre président lui-même. *Bèbè* face au désastre de son beau palais blanc aplati, réduit en bouillie, terrassé par la rage mal contenue d'une terre qui s'est nourrie de trop de sang. Elle m'a dit sans ménagement que tu n'étais plus de ce monde, que tu avais filé en douce par la porte de secours. Dépassée par la démesure de la catastrophe que nous n'avions même pas encore mesurée, elle ne pouvait pas se rendre compte de ce coup de massue qu'elle m'assénait. Et toi, l'ami, quel violent coup dans le dos tu nous as flanqué là ! Cela ne te ressemble pas, tu sais ? Toi, si bon, si généreux, si amoureux de la vie. Tu avais tellement à donner, tellement à nous apprendre de l'existence, des hommes et des choses. Tu étais bien conscient que tu venais d'entamer le dernier quart de ta vie, tu disais avoir déjà négocié le virage pour aborder la dernière ligne droite de ton marathon, mais tu avais encore tellement de

1 Muets.

projets que tu semblais regretter qu'on n'ait qu'une seule vie. Seulement, voilà... !

Quand j'y pense aujourd'hui, je me demande si tu n'avais pas raison. Tu ne voulais pas voir ça, Georges. Tu ne voulais pas être témoin de ta ville bouleversée, éventrée, étripée, mise à genoux, sens dessus dessous en une poussière de temps. Tu as peut-être eu raison. Vraiment pas beau, le spectacle que tu as laissé derrière toi. Tous ces jeunes corps sans vie, toutes ces promesses emportées par la nature déchaînée, ces survivants zombies tout juste bons à enterrer et à incinérer des cadavres. Non, tu ne voulais pas voir ça. Tu ne voulais pas voir ton président sans palais, pris de court, déboussolé, le visage perdu dans sa sempiternelle barbe blanche. Ton président, survivant parmi les survivants, appelant au secours comme tous ces hommes et femmes désemparés.

Emmelie voulait t'envoyer quelques photos du désastre, je l'ai suppliée de ne pas t'imposer ce supplice et de seulement te souffler quelques mots. Elle te dit que *tout est mélangé, les mots et les choses, les vivants et les morts*. Dieubonville, ta ville, à plat ventre, Georges. Dieubonville sans repères. Les survivants, tels des chiens errants, vont et viennent, montent et descendent, traînant de lourdes valises et portant des bébés à bout de bras. Sans destination. Emmelie te dit aussi que *le temps n'est plus le même, il a changé depuis le 12 janvier. Le temps est infiniment grand et patient. Le temps est poussière éparpillée sur des ruines, le temps dort sous des corps fatigués reposant sous des couvertures de pierres*.

J'ai pleuré comme un enfant. Je ne savais pas qu'un homme de mon âge pouvait se laisser aller à de telles

faiblesses. Je pensais que pleurer était seulement une affaire d'enfants, de *femmes ruseuses*² et d'hommes sans grandeur. Ah oui, j'ai pleuré! D'impuissance. De honte. Honte d'être vivant peut-être. D'être parmi les témoins inutiles de ce massacre.

Mais, dis-moi enfin, Georges, si jamais tu le sais, pourquoi Mireille devait-elle partir avec toi? Elle aurait pu rester pour nous apporter quelque consolation, nous aider à panser nos blessures. Certains semblent t'en vouloir d'être parti avec elle, comme si tu avais un quelconque pouvoir sur son destin. Dans tes entretiens avec ton pote Joseph Lévy, en 2004, tu lui as confié que l'année de tes dix-sept ans Mireille est entrée dans ta vie pour ne plus en ressortir. Tu ne croyais pas si bien dire! Dany a tout simplement laissé entendre qu'il ne t' imagine pas sans Mireille, ni Mireille sans toi. Il n'a pas cherché d'autre explication.

Georges, dis-moi si tu flairais quelque danger quand tu m'as appelé ce maudit mardi après-midi. Savais-tu que tu n'en avais plus que pour quelques heures? Tu voulais peut-être me dire adieu, ou, qui sait, tu voulais me chuchoter un autre secret de la *lodyans*³ et me demander pour la énième fois de ne pas décrocher, de persévérer dans cette manière de raconter. Tu voulais me persuader que la *lodyans* était un genre littéraire à part entière, qu'elle avait vu le jour et grandi ici dans l'île des Apaches. C'était ta conviction et tu voulais y rallier non pas seulement moi, mais les travailleurs de la plume de la terre entière. Mais le temps ne t'aura pas laissé le temps, hélas! Le temps n'a pas compris qu'il te fallait encore du temps.

2 Femmes rusées. Traduction littérale de l'expression créole *fanm rizèz*.

3 Conte, récit haïtien.

Depuis un moment, tu faisais la navette entre Montréal et Dieubonville. On raconte, comme dans une légende, que pour la première fois, depuis que tu vivais entre ces deux villes, tu avais acheté un billet aller simple pour les Apaches. Avais-tu un quelconque pressentiment? Envisageais-tu de regagner pour de bon la terre de tes premiers pas? Savais-tu que tu ne devais plus franchir le seuil de ta maison de briques de Notre-Dame-de-Grâce ni de ce resto du quartier où nous avons dégusté des côtes levées en discutant justement de l'avenir de la *lodyans*?

J'entends encore ta voix, l'ami. J'entends ta voix de voyageur fraîchement débarqué me lancer à travers le téléphone *mwen nan lakou a*⁴. J'entends ton rire gras, ce rire de grand enfant qui fait chavirer les cœurs, ce rire insouciant qui invite à la vie et au bonheur. Un réconfort à lui tout seul.

Je te laisse sur ces belles paroles d'espoir d'Emmelie, qui nous invite à regarder vers la lumière, à continuer d'inventer la vie quoi qu'il arrive. *La mort nous est tombée dessus comme un toit mal accroché, mais nous continuons à rêver, à rêver que nous prendrons possession d'un autre temps, que nous inventerons d'autres espaces de vie.*

⁴ Je suis à la maison.

LE BON DIEU NE PEUT PAS FAIRE ÇA !

Les survivants n'ont pas eu la partie belle, Georges. Certains ont souffert autant sinon davantage que les victimes. La plupart ont perdu tout ce qu'ils pouvaient perdre, dépouillés au point de regretter presque leur statut de vivants au milieu d'un tel désastre. La vie à Dieubonville était devenue tout à coup un supplice. Il fallait enterrer les morts, les compter comme on pouvait, mais aussi trouver assez de courage pour continuer à vivre, assez d'âme pour inventer un nouveau sens à la vie. Sais-tu qu'au beau milieu de cet enfer, certains prétentieux se sont acharnés à apporter une explication au sort de celui-ci ou de celui-là ? Et, de grâce, ne vous mettez pas en tête de les contredire, ils vous laisseront épuiser tous vos arguments et repartiront avec leur conviction que la main divine a décidé du sort de chacun d'entre nous. Les survivants n'auraient pas été épargnés par hasard, mais pour une raison bien particulière : ils sont investis d'une mission, le Bon Dieu a un plan pour eux. Ils sont les élus de Dieu. Laissons-les tranquilles, Georges ! Fermons la parenthèse.

Dieubonville, déjà squattée par des chrétiens vivants venus de tous les coins de l'île, chassés de leur région par la misère et le désespoir, s'est réveillée avec un déficit de

logement aux proportions incalculables. Les maisons se sont affaissées par dizaines de milliers, surtout les grosses horreurs en béton aux structures fragiles. De toute façon, on fuyait aussi celles qui sont restées debout, car elles pouvaient céder à tout moment sous les charges des répliques. En attendant que les premiers secours arrivent avec des tentes préfabriquées, Dieubonville dormait dans des voitures, des tentes de fortune construites avec des débris de n'importe quoi ou tout simplement à la belle étoile. Priorité numéro un : secourir les survivants, sauver les vies, quitte à pratiquer des amputations dont on trouve encore à redire aujourd'hui. Une vraie boucherie, je te dis, Georges.

Les secours sont arrivés assez vite et, au bout de quelques semaines, une bonne partie de Dieubonville s'est réfugiée sous les tentes. Les places publiques, les centres sportifs, les cours de récréation des écoles et autres terrains vagues se hérissaient soudain de ces abris provisoires. En un tournemain, la ville sinistrée s'est habillée de toutes les couleurs. Des tentes bleues, rouges, jaunes, grises, orange, piquées ici et là. Les tentes c'est déjà mieux qu'à la belle étoile, pourvu que la pluie ne s'en mêle pas. La pluie, c'était bien la dernière chose à implorer du ciel, malgré la poussière des décombres qui aggravait notre désarroi.

Et le miracle s'est produit : il n'a pas plu à Dieubonville pendant près de quatre mois. Pas une seule goutte d'eau tombée du ciel. Rien. Sec. Les *viejos* ont dit qu'ils n'avaient pas vu une aussi longue période de sécheresse depuis longtemps. Mais personne ne semblait surpris. Comme si tout le monde savait, se persuadait même, que le Bon Dieu ne pouvait leur compliquer davantage la vie. *Bon Dieu gran, Bon Dieu kann tout bagay. Li pap janm ba nou 2 lapenn a la*

*fwa. Li pap janm ba nou pote chaj nou pa ka pote*⁵. Ce que la foi peut nous faire délirer, Georges!

Malgré toute la bonté du Bon Dieu, le miracle n'allait pas s'inscrire dans la durée. Au mois de mai, les premières pluies ont surpris Dieubonville sous les tentes. Des cris de panique, des appels au secours fusaient des tentes envahies par les eaux. Qu'est-ce que nous t'avons fait, Seigneur? Pourquoi nous as-tu abandonnés? Aurais-tu oublié que les enfants de Dieubonville sont aussi tes enfants? Bien sûr, certains ont vu leur foi trébucher, d'autres se sont laissés aller jusqu'au blasphème, mais le plus grand nombre s'est accroché à la prière. La prière pour conjurer le mauvais sort, la prière pour demander au Bon Dieu de continuer à être bon envers Dieubonville.

Au moins, en cette année 2010, nous avons été épargnés par les cyclones. Et Dieu en a récolté le crédit, qu'est-ce que tu crois? *Nou konnen Bon Dieu pa ta ka lage nou nèt*⁶. Il ne pouvait pas nous faire ça, voyons! Finalement, ce n'est pas un si mauvais job, vieux, celui du Bon Dieu. Nous lui inventons toujours des prétextes. Même quand les choses tournent au cauchemar, nous concédons que cela pourrait être pire si le Bon Dieu n'était pas là. Tes amis du Québec diraient que ce serait pire en maudit.

5 Dieu est grand, Dieu sait tout. Jamais il ne nous donnera deux peines en même temps. Jamais il ne nous fera porter des fardeaux trop lourds pour notre force.

6 Nous savons que le Bon Dieu ne saurait nous abandonner à nous-mêmes.

COMBIEN DE VICTIMES ?

Tu as dit combien, Georges ? Je m'attendais à cette question. Curieux comme tu es, je savais que tu serais intéressé de savoir combien d'hommes, de femmes et d'enfants t'ont accompagné dans ce voyage au pays sans chapeau. Combien ont été, comme toi, arrachés brutalement à la vie en cette fin d'après-midi de janvier. Tu voudrais sans doute savoir aussi combien ont succombé dans les jours qui ont suivi, faute de secours. Combien ont été amputés à la va-vite par des médecins de bonne foi, mais à court de solutions. Ne sois pas trop déçu, on n'en sera jamais sûr. Les suppositions sont tellement contradictoires, les spéculations tellement osées, les conclusions tellement hâtives, que les chiffres n'ont plus aucun sens. Une absurde guerre de statistiques. Une interminable querelle de chiffres. Un inextricable fouillis. Impossible de compter juste quand chacun s'est empressé d'enterrer ses morts comme il pouvait. Impossible de compter juste quand des corps sont demeurés coincés ici et là des mois durant. Impossible de compter juste quand ces pères et mères de famille s'accrochent un an plus tard à l'espoir de revoir un jour leurs enfants portés disparus. Impossible de compter juste quand cette fille bouleversée attend encore, les yeux baignés de larmes, ce

bel homme plein d'avenir qui devait lui passer la bague au doigt la semaine prochaine. Impossible de compter juste quand cette adolescente de quatorze ans refuse de croire qu'elle ne reverra plus son idole de papa qui travaillait au ministère des Affaires étrangères. Et qui peut décider qui compter? Faut-il seulement compter les cadavres inventoriés ou toutes celles et tous ceux qu'on n'a jamais revus? Et à quel moment est-on sûr qu'on ne les reverra plus? Pas facile, en vérité, de répondre à toutes ces questions.

Honnêtement, j'ai envie de te dire de laisser tomber, mais tu sais bien que je t'aime trop pour t'envoyer promener. Alors je te dirai qu'une seule chose est sûre: jamais on n'a péri autant. Ni à l'ouest ni à l'est de l'île. Ni même dans l'île entière. Même pas quand le général Trujillo nous faisait disparaître par convois entiers pour débarrasser sa république de nègres encombrants et blanchir sa race. Des nombres effrayants, Georges: 200 000, 250 000, 300 000 hommes, femmes, enfants, nourrissons, pris au piège du béton. Tu te rends compte, camarade, on oscille facilement entre 200 000 et 300 000. Entre les deux extrêmes, il y a bien 100 000, n'est-ce pas? Ah, 100 000 de plus, 100 000 de moins. On en parle ici comme si on parlait de sacs de café exportés, de tonnes de riz importé, ou du nombre d'abonnés de la nouvelle compagnie de téléphonie mobile. Jamais on n'a péri autant et si vite: 25, 30, 35 secondes. Rien que cette poussière de temps pour englober tous ces vaillants hommes et femmes, faucher toutes ces promesses et nous laisser ces survivants désabusés, désorientés, désemparés face à la fragilité de la vie. Même le premier représentant de Dieu ici n'a pas été épargné. Découvert sans vie dans les décombres de sa vieille cathédrale réduite en bouillie. Même le chef de ces gendarmes venus des quatre

coins du monde nous apprendre à vivre entre nous y est passé, prisonnier du béton dans son bureau de Bourdon.

Le comptage des victimes a laissé place à la plus grande controverse. Les gens d'ailleurs pointent du doigt ceux d'ici qui auraient gonflé les chiffres dans l'espoir d'une augmentation de la manne qui nous arrivait des grandes capitales du monde et de nos voisins de l'est qui, pour une fois, étaient debout à nos côtés. Les gens d'ici accusent ceux d'ailleurs de faire le mouvement inverse pour expliquer les ratés des grandes promesses à chaud enflées de charges émotionnelles. Un rapport d'une officine étrangère vient de ressusciter nos morts par centaines de milliers. Mon voisin m'a dit que ces experts auraient compté *seulement* 65 000 cadavres. Seulement 65 000! Comme si ce n'était pas déjà assez. Comme quoi, même dans le comptage de nos cadavres, nous aurions perdu la souveraineté.

LES ÉLUS DE DIEU

Je te disais que certains prétentieux se prennent pour des élus de Dieu parce qu'ils sont sortis vivants du cataclysme. Le Bon Dieu aurait un plan, une mission pour eux, *alatraka*⁷. Ainsi, ce Bon Dieu, qui serait plus leur Bon Dieu que celui des autres, n'aurait de plan ni pour toi ni pour toutes celles et tous ceux qui se sont trouvés au mauvais endroit au mauvais moment. Et si on poursuit le raisonnement, on dira que ce même Bon Dieu avait un plan pour chacun des détenus de la prison centrale de Dieubonville. Alors là on est complètement perdu !

Sais-tu, Georges, que pas un seul de ces taulards n'a péri dans la catastrophe ? Pas une blessure, ni même une égratignure. Pendant que tu rendais l'âme, écrabouillé par le poids du béton, en même temps que des enfants innocents, des nourrissons, des femmes enceintes, pendant que d'autres étaient pris de court au beau milieu de leurs plaisirs charnels, pris au piège dans de fragiles maisons de passe qui n'ont pas résisté au choc, eh bien tout ce monde prenait le large dans la grande panique qui a accompagné le mouvement de la terre, avec peut-être la complicité de

⁷ Que de tracas. Exprime un sentiment de frustration, de dépit.

ceux qui étaient censés les surveiller. Tous lâchés dans la nature et à nouveau libres de leurs mouvements. Lâché dans la nature ce fils de pasteur jaloux qui, ne pouvant plus supporter que sa femme s’amuse, avait perdu la tête au point de la massacrer à coups de cric. Lâchée dans la nature cette fille cynique qui, pour se venger d’on ne sait quoi, avait froidement assassiné son amant puis pris le temps de le découper en petits morceaux qu’elle a rangés tranquillement dans son frigo. Lâché dans la nature ce haut fonctionnaire accusé de dilapider le fonds de pension des vieux – bien sûr ce n’est pas nouveau, mais il aurait trop plumé la poule. Lâchés dans la nature tous ces kidnappeurs coincés là parce qu’ils n’avaient pas eu de quoi acheter leur liberté des juges pourris. Lâchés dans la nature tous les pickpockets du bas de la ville jetés là sans dossier, attendant le retour du Christ pour être jugés. Lâchés dans la nature tous ces petits dealers qui payent toujours pour les gros, les vrais, les puissants, les intouchables. Lâchés dans la nature tous ces assassins sans foi ni loi qui vous font la peau même après vous avoir dépouillé, même si vous êtes un petit vieux inoffensif, même si vous implorez leur pardon. Tous, trop heureux de se donner un peu d’air à la faveur de ce meurtrier remue-ménage.

Ce grand désordre à la prison centrale allait rendre la vie à Dieubonville encore plus compliquée au lendemain du séisme. La plupart de ces veinards se sont vite déniché un trou pour se terrer, mais le plus grand nombre a tout de suite repris du service. Les pickpockets, les braqueurs, les semeurs de deuil ont aussitôt rejoint leurs bases et leurs collègues au centre-ville ou ailleurs pour recommencer à empoisonner l’existence des *buscadores de la vida*. La nouvelle a vite fait le tour de la ville, semant la panique

DANS LA MÊME COLLECTION

- Les années 80 dans ma vieille Ford*, Dany Laferrière
Mémoire de guerrier. La vie de Peteris Zalums, Michel Pruneau
Mémoires de la décolonisation, Max H. Dorsinville
Cartes postales d'Asie, Marie-Julie Gagnon
Une journée haïtienne, Thomas Spear, dir.
Duvalier. La face cachée de Papa Doc, Jean Florival
Aimititau! Parlons-nous!, Laure Morali, dir.
L'aveugle aux mille destins, Joe Jack
Tout bouge autour de moi, Dany Laferrière
Uashtessiu / Lumière d'automne, Jean Désy et Rita Mestokosho
Rapjazz. Journal d'un paria, Frankétienne
Nous sommes tous des sauvages, José Acquelin et Joséphine Bacon
Les bruits du monde, Laure Morali et Rodney Saint-Éloi (dir.)
Méditations africaines, Felwine Sarr
Dans le ventre du Soudan, Guillaume Lavallée
Collier de débris, Gary Victor
Journal d'un écrivain en pyjama, Dany Laferrière
Bonjour voisine, Marie Héléne Poitras (dir.)
Journal d'un révolutionnaire, Gérald Bloncourt
Le vent des rives, Rachel Bouvet

JE NE VAIS RIEN TE CACHER

LETTRES À GEORGES ANGLADE

Sérieusement, Georges, il faut nous démerder pour puiser en nous cet élan qui nous fera rebondir d'un bloc et sortir du marasme. Sinon, dans quelques années, c'est le chef Tourbillon et son marassa, Avril L'Intelligent, ou même le président Tèt Kale et peut-être les Duvalier, père et fils, échappés de leur sépulture, qui viendront nous poser la même question : qu'est-ce que nous avons fait de leur pays ?

Hommage à l'écrivain Georges Anglade emporté par le séisme du 12 janvier 2010. Après le désastre, que reste-t-il? Verly Dabel écrit au disparu, raconte la tragédie de cette île clouée au pilori de la misère et de la magouille politique. Sur fond de banqueroute se profilent l'impuissance de l'État, la morgue des ONG et la défaite de la communauté internationale. Perce pourtant l'humour de la *lodyans*, ce petit rire haïtien, manière d'affronter les dangers et de forger l'espoir.

Né à Ouanaminthe, Verly Dabel est nouvelliste, chroniqueur et essayiste. Il vit à Port-au-Prince. Il a publié *Éloge des ténèbres* (2012) aux éditions Mémoire d'encrier.